

## BILAN DE LA COMPARAISON ENTRE WHITEHEAD ET WEIL

### Chaos Whiteheadien et Non-Sens weilien

Il ressort de ce qui précède qu'il faudrait distinguer, chez les deux philosophes, plusieurs niveaux opératoires de l'acte philosophique, explicites ou implicites. Il s'agit pour l'essentiel de recevoir les textes tels qu'ils ont été rédigés, et de comprendre à partir de cette réception, quelles en sont les structures.

#### **Niveau 1 : le discours philosophique complexe (*Process and Reality, Logique de la Philosophie*).**

Le livre de Whitehead commence par définir les grandes lignes d'une *philosophie spéculative*, en proposant un *Schéma Catégorial* comportant une réinterprétation de la réalité dont nous faisons quotidiennement l'expérience. Le défi auquel est confronté le philosophe est celui de trouver, à partir de l'expérience commune de vie éprouvée par tout être humain, quelles pourraient être les grandes lignes d'un système qui se situerait au plus près de cette expérience, tout en en proposant une articulation cohérente.

Celui de Weil commence par décrire dans son introduction le contexte dans lequel se situe d'entrée de jeu le philosophe : celui d'une violence faite au discours philosophique. La première partie de cette introduction s'intitule *Réflexion sur la philosophie* et porte sur la différenciation fondamentale entre Raison et violence. La seconde partie s'intitule *Réflexion de la philosophie*. Le philosophe, confronté comme tout être humain au conflit entre raison et violence se pose alors la question de sa propre situation en posant la question du sens de son « discours ». La *réflexion sur la philosophie* conduit dès lors Weil à fonder son propre discours dans l'histoire de la philosophie, en se constituant lui-même comme le moment d'une *réflexion de la philosophie*, c'est-à-dire une réflexion où la vie est enfin *comprise comme contradiction*, selon le *discours de la contradiction* (LP, 46). L'introduction se referme alors sur le thème *Philosophie et Violence*, en montrant en particulier comment la *logique de la philosophie* se confronte à la *violence de l'histoire*.

Il est prématuré d'interpréter ces deux manières d'affronter la question de la philosophie. La première se manifeste comme un essai de justification du discours philosophique, dans une perspective qui n'est d'ailleurs pas exempte de considérations morales : il s'agit de se situer au plus près de l'expérience humaine, pour en montrer la cohérence.

Quant à la seconde elle se présente comme l'explicitation de la situation historique concrète en laquelle se trouve plongé tout être humain et par conséquent le philosophe lui-même. Elle s'ouvre également sur une perspective morale, mais cette fois-ci indissolublement liée à une vision politique.

## Niveau 2 : Dispositifs de mise en « œuvre »

On connaît la vogue actuelle du concept de *dispositif*, introduit notamment par M.Foucault <sup>1</sup>, et que G.Agamben définit par

*un ensemble de pratiques et de mécanismes (tout uniment discursifs et non discursifs, juridiques, techniques et militaires) qui ont pour objectif de faire face à une urgence pour obtenir un effet plus ou moins immédiat* <sup>2</sup>

Certes, la recherche est pour nous d'ordre philosophique. Mais on peut considérer que les textes dont nous parlons sont précisément le produit d'opérations cohérentes entre elles, *discursives.*, introduites d'ailleurs par le sentiment d'une certaine urgence à retrouver une « certaine » cohérence, soit par rapport aux questions posées par un empirisme radical à la façon de Hume, soit par rapport à la violence qui menace le discours raisonnable.

### (1) Dispositifs du commencement

Ici semble importante pour le philosophe la décision du commencement, motivée précisément par l'urgence, et concrétisée par le choix d'un dispositif pertinent.

Dans les deux cas, un tel dispositif du commencement semble le résultat généré précisément par des développements antérieurs.

Dans le cas de Whitehead, le dispositif pertinent du commencement se concrétise dans la présentation, au début de *Process and Reality*, du *Schéma Catégorial*. C'est en effet ce schéma qui donnera ensuite à l'auteur l'occasion d'en valider les grandes lignes, en les explicitant et en les illustrant par référence aux grands systèmes philosophiques transmis par l'histoire. Mais c'est ce même schéma qui a été lui-même rendu possible comme explicitation des mêmes développement ultérieurs, voire par les développements des œuvres antérieures, notamment *The concept of Nature* et *Science and the Modern World*. Le *Schéma Catégorial* serait ainsi à la fois antérieur selon l'*ordo exponendi* du livre et postérieur selon l'*ordo explicandi*.

Dans le cas de Weil, le dispositif de commencement est pour l'essentiel celui de l'Introduction à la Logique de la philosophie, précisant le contexte dans lequel peut apparaître cette Logique, afin de justifier les enchaînements ultérieurs des catégories. On pourrait préciser que cette introduction a été rédigée après coup, de manière à justifier *ex parte post* les enchaînements de catégories qui suivent. La *Logique de la Philosophie* de Weil offre donc cette particularité que l'*ordo explicandi* est dû à une demande d'explicitation par le jury, aboutissant à l'élaboration du véritable discours de commencement.

Les discours ne sont donc possibles que sur la base de ces « dispositifs du commencement » qui leur donnent une certaine consistance : celui de l'élaboration d'un Schéma Catégorial chez Whitehead, celui d'une introduction qui retrace le parcours du philosophe Éric Weil. J'ajoute que, dans les deux cas, on peut considérer ce dispositif du commencement comme produit *après coup*, en tant qu'entrée pédagogique dans les œuvres.

Les dispositifs de développement apparaîtront alors comme le fruit de tels dispositifs.

### (2) Dispositifs de développement

Dans le cas de *Process and Reality*, le schéma propose quatre types de catégories, dont la mise en articulation peut être interprétée comme l'acte fondateur du philosophe, dont toute la suite ne sera jamais qu'une application.

La 2<sup>ème</sup> partie est intitulée *Discussions et Applications* et constitue à elle seule une vaste « reprise » (au sens weilien) des grandes discussions qui ont émaillé l'histoire de la philosophie. Je reprends le terme weilien de « reprise » en rappelant qu'il s'agit alors de

<sup>1</sup> Voir par exemple la réflexion de Giorgio Agamben *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* (Rivages Poche/Petite Bibliothèque, 2007), pp.8-9.

<sup>2</sup>

Voir par exemple la réflexion de Giorgio Agamben *Qu'est-ce qu'un*

*Op.cit.*, p.20

comprendre une catégorie nouvelle (ici un *Schéma Catégorial*) sous une catégorie précédente (LP, 98). Il s'agit bien d'*Applications* nouvelles, à partir de *Discussions* de catégories anciennes, comme celles de Descartes, de Hume ou de Kant. Ces « reprises » aboutissent au *Reformed subjectivist principle* (PR, 157).

De cette vaste enquête ressort dans la 3<sup>ème</sup> partie, de manière inductive, la théorie centrale des *préhensions*. Cette théorie ressort comme justification de la réforme proposée. Sur la base d'une distinction entre analyse génétique et morphologique du réel, s'esquisse une première description génétique des différentes phases de la concrescence. Celle-ci peut se définir comme un cheminement de sentirs, selon les neuf obligations catégoriales. Elle débouche sur une prise en compte des propositions et des phases « supérieures » de l'expérience.

La 4<sup>ème</sup> partie, *La théorie de l'extension*, revient sur les types d'analyse qui permettent de rendre compte du réel, pour évoquer l'analyse morphologique, définissant les conditions mathématiques de genèse de la concrescence. Cela se fait notamment par un passage à l'abstraction, justifiée par une géométrie fondamentale relevant d'une *connexion extensive*. Reste alors à tirer les conséquences métaphysiques de toutes les analyses précédentes. C'est sans aucun doute la partie la plus créative de *Process and Reality*, définissant une métaphysique originale, définissant une relation essentielle entre le Monde et Dieu, et ouvrant sur un idéal nouveau de civilisation : idéal ébauché dans *The Aims of Education*, publié la même année, et développé surtout dans *Adventures of Ideas* et dans *Modes of Thought*.

Quant à la *Logique de la Philosophie*, après la présentation du dispositif du commencement, elle se déploie selon un certain nombre de catégories, certes empruntées à l'histoire de la philosophie, mais aboutissant à la fin sur des catégories considérées comme vides, dont celles du sens et de la sagesse, toujours à reprendre à partir de cette histoire, selon la remarque suivante de F.Guibal :

*...Sens du réel et sens de l'Autre, sens du monde et sens des autres, sens éthico-politique et sens éthico-religieux n'étant jamais pour nous que des modalités irréductiblement diverses mais non contradictoires du sens tout court, avec lequel, heureusement, nous n'en aurons jamais fini d'essayer de nous "expliquer" <sup>3</sup>.*

Telle est la destination finale de cette Logique, dans laquelle apparaît cruciale la distinction déjà évoquée entre catégories métaphysiques relevant d'un discours historique et catégories philosophiques par lesquelles peut être posée la question du sens, avec le respect des grandes dualités évoquées, notamment la dernière, entre *sens éthico-politique* et *sens éthico-religieux*.

### (3) Le dispositif général de la pensée philosophique

Cela signifie que ce qui est posé d'entrée de jeu, c'est un dispositif de la pensée, selon une conception qui serait assez proche de celle de Deleuze et Guattari dans *Qu'est-ce que la philosophie ?*. C'est ce dispositif qui permettra alors de justifier ce qui est d'abord annoncé. Certes, l'annonce première est elle-même déjà un dispositif, mais elle offre la particularité d'introduire, non pas à une théorie, mais à un autre dispositif, qui est celui du développement lui-même du discours, soit, dans le cas de Whitehead, pour illustrer sur des exemples empruntés à l'histoire ou à l'expérience commune le sens du *schéma catégorial* initial, soit, dans le cas de Weil, pour analyser et articuler les catégories dont l'histoire nous a fait don, et par lesquelles se constitue une réelle *Logique de la Philosophie* comme logique du *sens*.

Finalement, dans le cas de Whitehead, l'acte philosophique consiste à partir des seules réalités concrètes que sont à ses yeux les entités actuelles, ou « gouttes d'expérience », pour en donner une vision métaphysique cohérente. Rappelons que cela s'opère chez lui par

<sup>3</sup>

Weil, les Éditions du Félin, coll. Les Marches du temps,

F.Guibal, *Le Sens de la réalité – Logique et existence selon Éric*  
p.419.

une mise en accord entre un complexe de propositions (métaphysiques) impliquées par ces gouttes d'expérience et l'intérêt spéculatif du philosophe Whitehead pour un tel complexe. En revanche, l'acte philosophique selon Weil consistera à partir de visions métaphysiques validées par l'histoire pour les insérer dans une recherche philosophique fondamentale sur ce qui fait finalement « fond » dans ces visions, comme recherche d'une cohérence dernière qui ne soit, non plus à découvrir, mais à construire par l'action, dans la rencontre du penseur avec la violence de l'histoire. Les catégories métaphysiques empruntées à l'histoire ne répondent dès lors plus seulement à un intérêt spéculatif. Elles sont convoquées par le désir pratique d'avancer sur la question de la violence. Il reste que, dans les deux cas, l'articulation entre catégories métaphysiques et volonté de sens repose sur une certaine conception de la vérité, que celle-ci soit spéculative ou pratique.

### **Niveau 3 : Régulation dernière par le concept de vérité**

C'est sans doute le niveau auquel vont apparaître des convergences possibles, mais également de réelles divergences entre les deux « textes ». On peut en effet considérer qu'il existe un caractère commun à ces deux démarches, un caractère qui les constitue en miroir : c'est celle de l'importance accordée au concept de *vérité*.

La *relation de vérité* est illustrée chez Whitehead par l'exemple d'une *proposition* ou celui de la *perception* (AI, 311-312[313]). En ce qui concerne les *propositions* :

*L'exemple le plus frappant de vérité et de fausseté apparaît dans la comparaison d'existences selon le mode de la possibilité, avec des existences selon le mode de l'actualité* (AI, 314[315])

Appliquons cette remarque aux propositions métaphysiques. Elle consiste en l'expérience d'un accord entre des *existences selon le mode de la possibilité* et l'existence *selon le mode de l'actualité* qui caractérise la visée du philosophe qui en rend compte. Bref, la vérité métaphysique passe par une comparaison entre les catégories possibles et la visée philosophique qui les suscite.

Or, dans le même passage, on trouve cette remarque bien connue, qu'il faut lire jusqu'au bout :

*Il est plus important pour une proposition d'être intéressante que d'être vraie. Cette affirmation est presque une tautologie (...) Mais il va de soi qu'une proposition vraie est plus apte à présenter un intérêt qu'une fausse.*

La vérité métaphysique correspond ainsi à un accord profond entre intérêt de la visée et les propositions ainsi visées.

En contraste, la vérité telle qu'elle est définie d'entrée de jeu dans la *Logique de la Philosophie* n'est plus une simple relation obéissant au modèle de la proposition, en vue d'énoncer *ce qui est*. Elle est en effet seulement indéterminée, comme l'arrière-plan sur lequel peut ensuite apparaître la catégorie de la relation *vrai/faux*. On ne peut dire le vrai et le faux qu'en ayant d'abord admis une vérité indéterminée, laquelle ne peut d'ailleurs être que *non-sens*, puisque le sens, issu d'une dynamique du *discours*, ne pourra être déterminé qu'à partir de là.

Il y a donc ici un point ultime de séparation entre les deux philosophes. Chez Weil, le point de départ de la décision philosophique n'est pas la visée d'une vérité de l'expérience. C'est au contraire la vérité indéterminée qui est le point de départ de la décision philosophique. La vérité est ce dont on part parce qu'elle précède tout discours dans le silence. Elle n'est en aucun cas ce à quoi l'on parviendrait selon une logique des propositions.

#### Niveau 4 : La vérité à la limite : *chaos* whiteheadien et *non-sens* weilien

En réalité, l'essentiel des différences entre les deux auteurs serait à chercher du côté de la limite imposée à la vérité.

Chez Whitehead, cette limite prend la forme du *chaos*, à partir duquel et contre lequel se construit le discours métaphysique, avec ses contrastes précis dont il est la limite (PR, 92-93[173]). Dans ce cas, le discours philosophique est une conquête sur le chaos, selon la croyance affirmée d'entrée de jeu que le monde est réellement compréhensible, et interprétable par l'articulation de principes que nous avons développée ci-dessus. C'est une telle croyance fondamentale qui préside à toute la philosophie du procès : il existe une sorte de connivence entre les objets connus (selon la catégorie (v) des *objets éternels*) et les faits que nous délivre l'expérience. Le *chaos* est simplement *méthodologique*, introduit comme la limite à partir de laquelle le monde peut être pensé en cohérence.

Rappelons la définition qu'en donne Whitehead dans *Process and Reality* :

*Le désordre chaotique signifie l'absence d'une définition prégnante de contrastes compatibles dans la satisfaction obtenue, et donc l'affaiblissement de l'intensité (...)*  
**C'est une façon naturelle de parler, rien de plus, pour concevoir une actualité minimale qui approcherait la non-entité. Mais on ne peut approcher le rien, parce qu'il n'y a plus rien à approcher**<sup>4</sup>

En revanche, chez Weil, cette limite est inhérente à la vérité elle-même : elle est celle d'un *non-sens* initial dont elle est la *reprise*. Le *non-sens* weilien est, nous l'avons vu, un *non-concept* initial : c'est celui de l'être, dont la seule justification sera celle de la philosophie elle-même. C'est le philosophe qui crée du sens, comme le montre la catégorie de l'*action*, précisément suivie de celle du *sens*, constituant, à la fin de la *Logique de la philosophie*, la réponse à la question du *non-sens* posée au départ. Au silence initial auquel est condamnée la brute incapable de penser répond, à la fin, le silence du sage qui valide son action sensée dans le monde, à partir d'une situation initiale marquée par le *non-sens* d'une *vérité* encore impossible à dire du fait de la violence d'avant le discours philosophique<sup>5</sup>.

Il y va ainsi du statut du philosophe :

- ou bien, pour reprendre une expression de Whitehead dans MT, *il ne cesse de faire l'assaut de la finitude*
- ou bien il s'investit dans une action qui rend sensé l'insensé, contre toute espérance.

Tel est le choix auquel il est confronté encore aujourd'hui, dans un monde qui, d'entrée de jeu, se donne de moins en moins comme cohérent.

Jean-Marie Breuvert 15/03/2011

<sup>4</sup>

PR, 92-93[173] (souligné par moi)

<sup>5</sup>

Je ne fais ici que reprendre l'interprétation donnée par Jean Quillien dans un article très intéressant consacré au « commencement » de la *Logique de la philosophie* (*La cohérence et la négation – Essai d'interprétation des premières catégories de la Logique de la Philosophie*, in G.Kirscher et J.Quillien, *Sept Études sur Éric Weil*, Presses Universitaires de Lille, 1982, pp. 145-185). Je renvoie notamment au tableau de la page 183 qui fait correspondre une à une les premières catégories (notamment *Vérité*, *Non-Sens*, *Vrai et Faux*) et les dernières (notamment l'*Action* qui répond au *Vrai/Faux* du début, le *Sens* qui répond au *Non-Sens* et la *Sagesse* qui répond à la *Vérité*).